

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Georges déclara qu'il allait immédiatement s'occuper de ce déménagement.

En attendant le retour de sa sœur, le jeune homme avait été en proie à de véritables angoisses.

Tantôt il ne doutait pas que Carmen ne réussît, tantôt il s'abandonnait au découragement le plus profond.

Mlle de Penhoët n'avait-elle pas déclaré qu'elle ne pourrait venir au château que "plus tard". Elle avait même ajouté : "Peut-être !"

Mais alors, si Carmen échouait dans sa nouvelle tentative, si elle rentrait seule à Kerlor, que ferait Georges ?

Il aimait Hélène ; c'était une vraie passion que l'orpheline lui avait inspirée, d'autant plus folle que Georges ignorait si jamais il se retrouverait en présence de cette blonde vierge, dont les yeux reflétaient le firmament.

Et voici qu'elle apparaissait, plus belle encore dans son trouble, plus touchante dans son abandon. Georges pouvait donc espérer que l'ardent bonheur entrevu dans un délicieux rêve pourrait se réaliser.

Il avait pressé la main d'Hélène avec ferveur.

Mlle de Penhoët produisit la meilleure impression sur l'esprit de la comtesse, qui se promettait de donner à l'orpheline tous les témoignages d'affection qui peuvent consoler les affligés.

Nous irions au delà de notre pensée si nous prétendions que la douairière enveloppait dans sa miséricorde le marquis et la marquise de Penhoët ; non, Mme de Kerlor croyait toujours à la "faute des parents" ; mais, avec sa grande équité, elle ne voulait pas que l'orpheline en fût responsable à aucun degré.

Pour que la réception de Mlle de Penhoët fût complète et qu'il n'y eût aucune ombre au tableau dans la cordialité générale, Christiern entra par la porte entr'ouverte et vint solliciter une caresse de l'orpheline.

C'était un magnifique lévrier suédois, gris de fer, qui accompagnait Georges et Carmen dans toutes leurs excursions.

Christiern n'était pas prodigue de démonstrations amicales ; la façon dont il regarda Hélène prouva qu'il la considérait, dans son intelligence de bon chien, comme une grande amie de la maison.

La comtesse et ses enfants remarquèrent cet heureux présage.

Mlle de Kerlor se reportait par la pensée au couvent des Dames de Saint-Joseph, à Quimper, et mille souvenirs d'une extrême douceur hantaient son esprit.

Les longs jours passés entre les hauts murs de la maison austère, si triste pour la plupart des élèves, avaient été pour Carmen une entrée dans la vie tout ensoleillée de sourire, tout ouatée de caresses, toute parfumée d'affection, grâce à la présence de Mlle de Penhoët, dont le caractère aimable et réfléchi avait conquis tout de suite la turbulente fillette. Hélène grondait Carmen à la suite d'une escapade trop vive ; et rien n'était plus piquant que de voir la grande enfant faire acte de contrition devant la petite. D'ailleurs, Hélène de Penhoët était adorée de toutes ses jeunes condisciples, et c'était certainement la préférée des bonnes Dames.

Aussi, Carmen était-elle rassurée quand elle craignait une punition ; elle priait Hélène d'intercéder pour elle auprès des directrices ; la cause était gagnée d'avance.

Mlle de Penhoët dit à Carmen avec la plus ardente effusion :

— Ta mère, ton frère et toi vous avez accueilli l'orpheline comme si elle faisait partie de votre famille. . . . A l'isolée en ce monde vous offrez un asile, un appui, des consolations qu'elle peut accepter sans rougir. . . . Merci ! . . . oh ! merci ! du plus profond de mon âme !

Mlle de Kerlor répliqua à voix basse :

— Comprends-tu maintenant que la désespérance est impie ?

— Oui, tu as raison, fit Hélène. . . . Tu m'as doublement sauvée.

— Aime-nous bien, ma chérie, et tu acquitteras ta dette.

— Oui, Carmen. . . . Vous aurez mon cœur, vous aurez mon âme. . . . Je prie Dieu, je le prierai sans cesse pour qu'il écarte de toi l'ombre d'un chagrin. . . . Mais, continua l'orpheline, d'une voix inspirée, si jamais le ciel t'envoyait quelque affliction, je serais toujours

auprès de toi pour te consoler à mon tour. . . . Et si un jour tu as besoin de faire appel à mon dévouement le plus absolu, compte sur moi, quelles que soient les circonstances.

Selon toute apparence, Mlle de Kerlor n'aurait jamais besoin de Mlle de Penhoët, mais comme ces protestations de dévouement étaient nobles et sincères !

Aussi la riche héritière remercia-t-elle l'orpheline d'un regard éloquent et qui semblait dire :

— Je sais que tu es une véritable amie. . . . Une sœur !

La comtesse était rassérénée ; son visage fatigué s'illuminait d'un sourire et ses yeux abattus avaient repris un éclat oublié.

Elle eut un geste charmant.

— Vous ne vous ennuierez pas trop à Kerlor, Mlle Hélène ? demanda-t-elle.

— Ah ! madame, répondit Hélène, demandez à Carmen dans quelle triste situation elle m'a trouvée ! Votre fille vous dira si je pouvais rêver un changement aussi providentiel.

Le reste de la journée s'écoula si rapidement pour les hôtes de Kerlor que ce fut avec une vive surprise qu'ils entendirent annoncer :

— Madame la comtesse est servie !

Le dîner fut empreint d'un grand charme familial. La comtesse s'adressait à Hélène, comme si la nouvelle venue était déjà depuis longtemps sous le toit hospitalier de Kerlor.

La comtesse appréciait la grâce naturelle de l'orpheline, et, pour la première fois, depuis la fuite de Mlle de Sainclair, trouvait que Mariana n'était pas la plus parfaite créature qui fût au monde.

Carmen, qui lisait dans la pensée de sa mère, se rassurait de plus en plus.

Elle aurait voulu, du regard, s'entretenir avec Georges, son cher complice, mais elle s'aperçut que le jeune homme n'avait d'yeux que pour Hélène, qu'il contemplait avec une admiration, que seule sa bonne éducation rendait discrète.

Un éclair révélateur traversa la cervelle de Carmen.

— Serait-ce possible ? pensa-t-elle.

Puis elle se moqua de sa promptitude à bâtir des conjectures.

— Est-ce qu'on aime aussi vite que cela ? demanda-t-elle.

Le soir, au salon, l'orpheline acheva de conquérir la comtesse en lisant quelques-unes des *Méditations* de Lamartine.

La voix d'Hélène modulait si harmonieusement et avec un ton si pénétrant les strophes du poète qu'il semblait à Mme de Kerlor en savourer le charme pour la première fois.

A l'heure de la retraite dans les appartements, Carmen interrogea la comtesse :

— Eh bien ! mère ?

— Je suis enchantée, mon enfant, répondit la douairière. Mes préventions étaient injustes, je le reconnais humblement. A vous trois vous les avez vaincues.

De son côté, Georges disait à l'orpheline :

— Vous avez apporté dans cette sombre demeure un rayon de soleil, mademoiselle ; et je suis persuadé que, grâce à vous, ma mère va retrouver sa quiétude d'esprit et que sa santé va se raffermir.

— Ah ! monsieur, soupira Hélène, si réellement j'ai ce pouvoir, comme j'en remercierai Dieu !

* * *

Le lendemain, la comtesse déclara qu'elle se sentait très forte ; elle s'illusionnait un peu, mais il était vrai que l'arrivée d'Hélène avait produit un effet des plus salutaires sur Mme de Kerlor.

Après le déjeuner, il fut convenu que l'on ferait une promenade dans la campagne.

La comtesse exigea que Mlle de Penhoët lui donnât le bras.

Tous quatre ils allèrent le long des sentiers bordés de genêts d'or. Ils s'assirent sur la mousse, au pied d'une colline, en face d'un de ces sites pleins de cette poésie sauvage qui rend si captivant ce coin de la Bretagne.

La comtesse voulut encore que l'orpheline lui cueillît un bouquet de fleurs des champs.

Pendant que la jeune fille formait sa petite gerbe, Mme de Kerlor pensive la regardait.

L'excellente femme songeait à l'avenir si incertain de cette belle et sérieuse enfant, et, remarquant ses joues pâlisantes, ses beaux yeux fréquemment humides, que l'ombre d'une pensée mauvaise n'avait jamais traversés, elle se demandait avec un commencement de tristesse ce qu'advierait dans la vie tant de fraîcheur et de pureté.

N'était-il pas à craindre, suivant Mme de Kerlor, en dépit de tous les bons indices dont la nature droite d'Hélène semblait un sûr garant, que le sang de la marquise de Penhoët ne poussât fatalement l'enfant dans une voie funeste, et ne donnât raison à cette théorie aujourd'hui répandue qui veut que l'hérédité des passions et du vice existe, tout comme celle de la probité et de l'honneur ?

Christiern, le lévrier suédois, que l'on n'avait pas voulu emmener, apparut au détour d'un sentier.